

Ma conception de l'aquarelle

La peinture à l'huile retient parfois la verve, l'élan. Elle est comme une cuisine savante où mélanges, empâtements, grattages, glacis peuvent se succéder. Rien de tel avec l'aquarelle qui doit rester directe, spontanée, être l'expression de la vie même.

Durant mes premiers voyages en Espagne et en Italie, je mêlais indifféremment la gouache, l'encre de Chine, le brou de noix, la sanguine, le fusain et même l'encre de stylo. Mais je m'arrêtais plus tôt que dans mes tableaux, et je conservais une grande liberté.

Plus tard, j'ai pris l'habitude de l'aquarelle pure et j'ai découvert le plaisir de jouer avec le blanc du papier, en utilisant juste une coulée de couleur, du bout du pinceau.

Je choisis un papier d'un beau blanc, qui ait peu de grain, comme certains Canson. Ce support peut permettre des aquarelles assez élaborées. Mais le plus souvent, j'emploie du papier «esquisse», monté dans des blocs à spirales. Leur maniement est aisé, leur encombrement minime. En voyage, ils sont très pratiques. Légèrement transparents, ils me permettent parfois

d'exécuter mon aquarelle sur une feuille fraîche, en plaçant mon dessin en dessous, ceci afin de ne pas alourdir mes couleurs par un excès de crayon.

Ma palette est simple, presque la même qu'à l'huile : l'ocre jaune, les terres de Sienne naturelle et brûlée, le vermillon, la laque de garance foncée, le vert émeraude, le vert de baryte, le jaune de cadmium citron, l'outremer jaune, le bleu de cobalt et bien sûr, le noir d'ivoire. Dans mes boîtes d'aquarelles, j'ajoute le bleu de Prusse et de céruléum, parfois un jaune de cadmium orange et un violet de cobalt.

J'utilise des couleurs hollandaises ou anglaises, en petits godets, car elles sont fortes en pigments. Il y a toujours deux ou trois pots d'eau sur ma table, dont un contenant de l'eau sale ayant déjà servi à rincer mes pinceaux. Elle me sert à rompre mes tons, car j'emploie rarement la couleur pure.

Je n'ai jamais jugé nécessaire de mouiller mon papier avant d'entreprendre une aquarelle. Il m'est arrivé de laver un morceau à l'éponge, mais cela est exceptionnel. Je préfère recommencer plutôt qu'alourdir, fatiguer, perdre mon graphisme.

Les Japonais et avant eux, les Chinois, sont allés très loin dans l'apparente simplicité et le style. Avec peu de moyens, on peut exprimer beaucoup de choses, notamment la lumière. «Rien n'est plus intelligent qu'un dessin» écrivait Jean Giono, «C'est l'empreinte même de l'intelligence. Le mot existe, tel qu'on va l'employer, dans sa mémoire ou dans le dictionnaire; il

n'y a pas de catalogue pour le trait, il faut l'inventer sur l'instant, il se met à exister au moment même où on l'emploie. C'est pourquoi le dessin devient une passion. Dans cette nécessité de s'employer totalement et chaque fois à l'aventure, il y a une jouissance dont on ne peut plus se passer.»

J'ai presque toujours un bloc de croquis à proximité de la main. En voyage, il m'arrive de crayonner tandis que la voiture roule. Cela me permet de mémoriser certaines formes ou certaines harmonies; à l'étape, je peux compléter par quelques taches de couleurs, si j'en sens la nécessité. Un schéma, même hâtif, est toujours pour le peintre qui l'a tracé, plus suggestif que n'importe quelle photographie ou description. En feuilletant mes albums, même des années après, je retrouve intacte mon impression première, aussi intense qu'au moment où je l'ai saisie au vol.

Yves Brayer
Mars 1978